

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **35 (1890)**

Heft 6

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

part d'encourager les sociétés colombophiles en les primant. Enfin, il faut poursuivre la destruction des oiseaux de proie.

S'il prévoit une guerre, le Conseil fédéral, avant la mobilisation met de piquet les pigeons comme les chevaux. Pendant la mobilisation, toute personne possédant des pigeons et ne les ayant pas déclarés doit être considérée comme espion.

M. le lieutenant-colonel de Saint-Georges termine son intéressante conférence par un exposé de la situation colombophile des nations européennes.

BIBLIOGRAPHIE

La tombe d'un clairon français en Suisse. Causerie par Mme E. Cornaz-Vulliet, 1 broch. in-16° de 36 pages. — Paris — Pau — Berne — Interlaken, chez les principaux libraires. Deuxième édition, illustrée. Prix 60 cts. Le produit de la vente sera consacré à l'érection d'une croix sur la tombe du héros de ce récit.

Il n'y a personne en Suisse qui, encore aujourd'hui, ne se souvienne avec émotion des désastres dont fut frappée, en 1870-71, la nation française, notre voisine et amie. Chacun a présente à la mémoire cette malheureuse armée de l'Est, dénuée de tout, sans vivres, sans munitions, sans chaussures, sans vêtements, dénuée par les privations et les maladies, accablée sous le nombre toujours croissant de ses adversaires, traversant au cœur même d'un hiver des plus rigoureux la chaîne du Jura, presque impraticable, pour venir se réfugier sur le sol neutre de notre patrie. Nous les voyons encore, ces pauvres *Bourbakis*, hâves, défaits, les yeux enfoncés, la barbe inculte, les cheveux longs et en désordre, les pieds gelés, entourés de mauvais chiffons, souvent un bras en écharpe, navrés de déposer leurs armes, au lieu de les tourner contre un ennemi victorieux et dix fois supérieur en nombre. Beaucoup apportaient avec eux le germe de maladies qui ne pardonnent pas; beaucoup tombèrent, laissant leurs âmes au pays, leurs corps dans le sol helvétique.

La poésie prit à cœur de les chanter. Ecoutez ces quelques strophes sur le clairon Bernard Mercé. Elles sont dues à Louis Rœhrich, qui les intitule : *La tombe d'un clairon français aux ruines de Goldswyl près d'Interlaken.*

Quand tu partis, pauvre clairon,
Tu rêvais après la victoire,
Et tu disais : « Dans ma maison
» Je rentrerai couvert de gloire.

» Je verrai nos fiers ennemis
» Sous nos coups mordre la poussière,
» Ou bien abaissés et soumis
» Bientôt s'enfuir à la frontière.

» Moi, je ferai joyeusement
 » Sonner ma brillante trompette,
 » A la tête du régiment,
 » Pour célébrer cette défaite ! »

Hélas ! le désir de ton cœur
 Etait une vaine espérance ;
 Tu n'as trouvé que la douleur,
 Il t'a fallu quitter la France.

C'est par milliers que des soldats,
 Poussés par le vent des tempêtes,
 Ont dû chercher, loin des combats,
 Un lieu pour reposer leurs têtes.

Sur le sol de la liberté,
 Dans le chalet ou dans la ville,
 La Suisse, avec fraternité,
 Leur offrit chez elle un asile.

Tes compagnons s'en sont allés ;
 Mais toi, sur la terre étrangère,
 Tu vis la mort des exilés,
 Pauvre victime de la guerre !

J'apprendrai ici quel est ton nom,
 Mais je ne sais quel fut ton âge,
 Quelle était ta vocation,
 Où fut ta ville ou ton village.

En quelques pages, pleines de fraîcheur, de grâce et surtout de douceur, cette suave et reconfortante qualité du cœur des mères, qui fait le fond de son caractère, M^{me} Emma Cornaz-Vulliet, fille d'un de nos vétérans de la littérature romande, M. Vulliet, directeur de la *Famille*, a répondu à ces dernières questions du poète Rœhrich sous le même titre de *La tombe d'un clairon français en Suisse*.

Notre aimable auteur s'est faite archiviste pour donner au public les renseignements demandés sur la vie, la famille et l'origine du clairon Mercé. Elle a remué, fouillé les grimoires et les parchemins poussiéreux des chancelleries, des mairies et des offices d'état civil ; elle a fait des recherches minutieuses au loin et au large, et a fini par voir ses peines couronnées de succès. Elle peut fournir à ses lecteurs un résumé quasi officiel de la carrière de son héros. On en jugera par ces quelques lignes :

« Bernard Mercé est né à Gélos près de Pau (Basses-Pyrénées), le 31 octobre 1849. C'était le second fils d'une honorable famille, composée du père, qui aujourd'hui n'est plus, de la mère, d'un frère et de deux sœurs cadettes.

» Il entra dans l'administration des haras, au dépôt d'étalons de Pau, où il sut gagner l'estime et la sympathie de tous ses camarades et de ses chefs.

» La guerre contre l'Allemagne l'appela dans l'armée où servait aussi son frère; il fit partie du 87^e régiment des gardes mobiles en qualité de caporal clairon.

» Le malheureux 87^e n'eut guère qu'à battre en retraite, de Besançon à la frontière suisse, à travers tout le département du Doubs.

» Comptant sur l'armistice, il traversa une partie des lignes allemandes. Par une déplorable erreur, l'armistice ne s'étendait pas à l'armée de l'est, et le régiment menacé d'être enveloppé, passa la frontière suisse le 2 février 1871; dans ce pays ami, il fut reçu avec une généreuse hospitalité.

» Mais le pauvre caporal-clairon était abattu par la fatigue et épuisé par la dyssenterie. Le 11 février, quelques minutes avant midi, il rendit le dernier soupir en serrant la main de deux Gélosiens, ses compatriotes, qu'il chargea de porter à sa famille l'adieu suprême.

» Ses compagnons d'infortune l'accompagnèrent au lieu où il repose. Un prêtre, l'aumônier du régiment, conduisait le funèbre convoi.

» Telle est, en deux mots, la vie de ce jeune homme regretté. »

M. le pasteur Meystre, qui se trouve par hasard en villégiature à Pau pour y rétablir la santé de sa petite famille, a bien voulu procurer à M^{me} Cornaz des indications inédites et instructives. Dans cette intention, il écrivait à son ami M. Ch. Cornaz :

« Le nom de ce bourg de Gélos, qui compte 1460 habitants, est curieux et intéressant. Selon l'étymologie grecque, il signifie *sourire*; c'est la note douce dans un sujet grave. Je pense que le brave clairon aura souvent dit : cette Junfrau là bas me rappelle mon Pic du midi d'Ossau, et un *sourire* devait accompagner la réflexion. Puis vint la souffrance, ensuite la mort, après l'oubli.

» Mais, à Gélos, on se souvient, non sans bénir les Suisses, qui ont soigné le pauvre mourant. Lorsqu'on apprit le trépas de Bernard, le curé Perrissot fut prié de célébrer une messe; depuis lors, il n'y eut plus d'autre cérémonie funèbre.

» J'ai dit qu'un haras se trouvait près de la maison de Mercé; il est installé dans le château de Gélos. Ce château a été construit en 1784, par le baron Duplâa, conseiller à la cour et président à la chambre des comptes au parlement de Navarre. Comme il jouissait d'une immense fortune, il avait fait de cette propriété pour lui et ses nombreux amis, un vrai château de Cocagne. Napoléon I^{er}, revenant de Bayonne avec l'impératrice Joséphine, y passèrent vingt-quatre heures en 1808. Le département ayant acheté en 1817 le château et le domaine, le gouvernement fit transférer à Gélos le haras de Pau,

dont l'établissement s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui. Figure-toi une immense villa, avec pelouse, grands arbres, écurie pour cent chevaux, dépendances, le tout à l'est de Gélos, entre le Gave et les jolies collines qui forment enceinte, en avant de Pau avec les Pyrénées, pour rehausser ce ravissant tableau.

» Bernard Mercé était un vaillant ; il ne s'écoutait jamais et a souffert avec une patience exemplaire. Son capitaine voulait toujours l'avoir auprès de lui pour donner les signaux. Notre clairon n'assista guère à d'autres engagements qu'à celui de Nuits (Côte-d'Or), le 18 décembre 1870 (14^{me} corps d'armée allemand contre les Français commandés par Crèmer). »

Par ce petit opuscule, qui ne manquera pas de se répandre dans le monde et surtout en France par milliers d'exemplaires, M^{me} Cornaz a vulgarisé la charmante et mélancolique poésie de Rœhrich, en même temps qu'elle a immortalisé, dans l'un d'entre eux mort sur la terre d'exil, le souvenir de l'internement des Bourbakis.

La lecture de ce joyau littéraire ne manquera pas d'amener de nombreux curieux aux environs d'Interlaken et de Goldswyl. Lorsqu'un modeste mausolée recouvrira les restes du clairon Mercé, qui symbolise la France vaincue, obligée de laisser ses enfants mourir sur la terre d'exil, ce lieu sera sans doute le but très fréquenté d'un pieux pèlerinage de tous ceux qui se souviennent.

J. C.

Illustrazione Militare italiana. Milan, numéros 86, 87, 88, 89-90, 91.

Texte : Les officiers en position auxiliaire. — L'artillerie à cheval. Suppression des fourriers de compagnie. — La division lombarde. — Un peu d'histoire à propos de la réorganisation actuelle. — Tessinois à Peschiera en 1848. — L'armée au 1^{er} mai. — Question d'uniforme. Correspondances diverses. — Revues. Variétés. Nécrologies. Sport. Les fêtes de mai à Rome et à Milan. — Le grand tournoi du Nice-Cavalerie à la Scala. — Revue politique. — Choses de la marine. — Allemagne. — Une proposition concernant les promotions dans l'armée.

Planches : Les alpins français au Mont-Cenis. — L'artillerie à cheval piémontaise. — Le président Carnot visitant le cuirassé *Italia*. — Le nouveau bâtiment de guerre *Ruggiero di Lauria*. — Le stand de Occimiano (Alexandrie). — L'armée au 1^{er} mai. — Le nouveau fusil allemand, modèle de 1888. — Le stand du grand tir national de Rome, 1^{re} journée. — Portraits divers, dont celui du général Gandolfi. — Le numéro double 89-90 contient en outre sept belles planches coloriées sur les fêtes de mai à Rome et à Milan.

OUVRAGES REÇUS.

Droits et obligations des officiers, 1 vol. in-8 de 245 pages, condensant toutes les lois, règlements et instructions ministérielles sur la matière. Chez Henri Charles-Lavauzelle, 41, place St-André-des-Arts, Paris.

Historique du 12^e régiment d'infanterie, publication de la *Petite bibliothèque de l'armée française*, chez Henri Charles-Lavauzelle, Paris et Limoges 1890. — Prix : broché, 2 fr. 35 ; relié toile anglaise. 2 fr. 60.


VARIÉTÉ

Voici le texte du bulletin de la « grande armée », imprimé à Genève en octobre 1812, relatif à la bataille de la Moskowa :

Paris, le 26 septembre.

GRANDE ARMÉE

18^e BULLETIN

Mojaisk, le 10 septembre 1812.

Le 4, l'Empereur partit de Ghjat et vint camper près de la porte de Gritueva.

Le 5, à six heures du matin, l'armée se mit en mouvement. A deux heures après-midi on découvrit l'armée russe placée, la droite du côté de la Moskwa, la gauche sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologha. A douze cents toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé 9 à 10,000 hommes. L'Empereur l'ayant reconnu, résolut de ne pas différer un moment, et d'enlever cette position. Il ordonna au roi de Naples de passer la Kologha avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était venu par la droite, se trouva en mesure de tourner la position. A quatre heures l'attaque commença. En une heure de temps la redoute ennemie fut prise avec ses canons, le corps ennemi chassé du bois et mis en déroute, après avoir laissé le tiers de son monde sur le champ de bataille. A sept heures du soir le feu cessa.

Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut les avant-postes ennemis : on passa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait une position très resserrée. Sa gauche était fort affaiblie par la perte de la position de la veille ; elle était appuyée à un grand bois, soutenue par un beau mamelon couronné d'une redoute armée de 25 pièces de canon. Deux autres mamelons couronnés de redoutes, à cent pas l'un de l'autre, protégeaient sa ligne jusqu'à un grand vil-